

On tot fin

Autor(en): **Djan-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

|||

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

|||

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker

Palud 3, Lausanne.



ON TOT FIN

VO sevenidé vo, ein 14, quand lou z'Allemands ant decidà dé tàupà lou Français ? Tien commerce ! Dé ma vie ie n'auillierai cein, tui cliiau dzoune que fenàvant cé, que guernàvont lé, qu'ariàvont, que fasàvont la motta ein Erpeille, ein Pertse, ein Brétà et qu'ant dû émodà tot d'on coup sein pi savà quà lou reimpliàcère u tsalet aobin su le praz. Eh ! ouà, y mouese oncor sovent à cliiau dzoune marià, à cliiau qu'aviant ona beinda d'einfants, on moué dé travaux, rein dé domestique. Brrr ! ien é oncor frài u ràté rein tiet de l'y mouesà.

Le grand Jules, qu'tai dein le bataillon 9, a, dé bé savai, étà d'obedja dé sé couellhi queimeint lou z'atres pisque tui lou sordats émodàvont. E guegnive la Suzette dé Brezon, que l'y àve promet dé dansi avoué lui à la Mi-tsautein, la demèindze d'après, et ma fài é sé rédzoive dé réfredenà.

Mà, pas tiestion dé fètà. On ne sàve pas s'on are la djierra, et, ein atteindèint dé la savai, failhài traci à la frontchira po sé veilli que nion ne passai tsi no. Naturàilamài que la Mi-tsautein a étà reinvoueïa et dinse noutron Jules n'a rein zu à régrèttà.

Tot parài, quand la Suzette, que l'y écrisai di tein z'ein tein, l'y a zu de que y ave bal u velàdzo ès records, mon corps est venu tré tot càfie, tot einfemà contre cliiau djeux d'Allemands que l'y gravàvont d'allà dansi avoué sa Suzette.

« Sare bin le diabblio dé z'einfers qu'y ne poueàse pas avai on condzi, que sé dit on matin ein einfateint se bottes. S'i y éprovàve dé dre u capitaine que mon père a sobrà, cein dzoïère épai, et y porri alla à l'einterremeint. »

E sé fà einvoueï on télégramme id y àve : Papa mort, viens, et, son papi à la man, l'évoue ès zuets, la mena asse nàire tiet le petou, é s'ein va trovà son capitaine. On quart d'hàore après, mon Jules àve on condzi dé tre dzors, et le leindéman né, é dansive queimeint on prelouri avoué sa Suzette tota bouen' ése d'avai rétrovâ son bouen' ami.

U bouen' an, le grand Jules qu'ave passà dein lou pétairu à vitesse, la mitraille, se peinsè dinse : « Cein a tant bin dzoïa, l'âtre coup, qu'y ouài éprovà dé résinterrà mon père oncor' on yadzo. »

On nové capitaine, on tot bon corps, li baille ona senàna, li totse la man bin fer et li fà :

« Allez, et avec toute ma sympathie. »

On' annàie après, le Grand Jules étai mé pé lou z'Ordons à sé veilli lou z'Allemands, mà l'y aviant tsandja dé capitaine. Adon, é sé dit : « Djamé dàu sein tre. Mà por que ne sài pas todzor le même affère, y irai einterrà ma mère, ci coup. »

È se couet u bureau, sé préseinte ein faseint prestreit ita dé pliorà, et queminse à contà la dzànie qu'ave dza dzoïa dou coup. Le capitaine l'acàute sein li copà lo seblili, pouai quand é ra zu tot de, é l'y répond dinse ein l'avesèint drài é zuets : « Atiuta, m' n'ami, que t'esse zu dàu tre pères, cein se pu, et y vouài bin le cràire, mà té faudra pas mé veni conta, à mé, que t'esse zu dàu tre mères. » *Djan-Pierre dé la Savolles.*



L'OPINION DE P.-E. MIRACULEUX

APRES avoir lu et relu les « Réflexions » que Mlle Louise Musy m'a fait l'honneur de me consacrer récemment dans le *Conteur*, je me rendis chez mon ami P.-E. Miraculeux avec l'article en cause et je lui dit ceci :

— Pierre-Etienne, je connais un citoyen qui s'est fiché dans un beau pétrin : M'étant permis de raconter aux lecteurs du *Conteur* votre conversation avec Don Abbondio après la visite à l'église degli Angeli à Lugano, j'ai le sentiment d'avoir été mis, à cause de cela et peut-être aussi pour autre chose, en bonne et due forme au ban de l'empire des dames, car voilà, dans l'espace d'un an ou deux, la troisième demoiselle qui me chapitre publiquement.

— Mais, mais, mon pauvre garçon, que me dites-vous là, quel malheur incroyable n'avez-vous pas imaginé ? me répondit Miraculeux dont les gros yeux ronds tournaient dans leur orbite comme des toupies. Est-ce peut-être à cause de l'histoire des anges ?

— Je le suppose. Vis-à-vis du brave curé qui se trouvait sur les lieux à Lugano, vous avez protesté un peu vivement, croyant que tous les anges étaient féminins. Don Abbondio, votre interlocuteur, vous détrompa gentiment en vous assurant qu'ils n'avaient pas de sexe. En narrant au *Conteur* cet épisode de votre voyage au Tessin, je me suis permis d'ajouter, afin de mettre les choses au point, que vous étiez tranquilisé à l'idée que ni les hommes ni les femmes ne pouvaient prétendre peupler à eux seuls d'êtres divins les champs élyséens.

— Et alors, c'est pour cette « innocence » que vous êtes excommunié ? Ah ! mon pauvre Schabzigre, les demoiselles, voyez-vous, ce n'est pas simple du tout, c'est délicat et ça pique comme des guêpes, quand on les touche brusquement. Quel dommage que vous ne soyez pas originaire de la Provence, de ce pays du soleil, où l'on ne connaît que les galéjades. Mais, j'y songe, nous vivons dans un siècle nouveau, le « siècle salade » où, en une sauce écœurante, l'on mélange tout, depuis les jupons et les pantalons, les pyjamas et les chemises de nuit jusqu'aux marmittes et bols à cosmétique. Les femmes les plus accortées y deviennent des hommes burlesques et les hommes les plus virils s'y métamorphosent en femellettes théâtrales. Autrefois, dans le bon vieux temps, on ne poussait pas tant à l'uniformité, au nivellement général ; mais, on veillait jalousement à ce que chacun jouât bien le rôle pour lequel il était né. L'on se permettait aussi de rire parfois de l'ineffable gent humaine, y compris soi-même, sans offusquer trop de personnes, Molière, l'immortel, et tant d'autres qui lui ressemblaient, ne cessaient de se gausser de tous les travers humains. Ils passaient indistinctement hommes et femmes au rouge, au jaune et au bleu, tant et si bien que l'on se croyait en pleine mascarade. Cependant, chacun se reconnaissait exactement et riait plus ou moins de bon cœur d'être si parfaitement contrefait. Vous souvenez-vous de « Tartufe », des « Précieuses ridicules », du « Malade imaginaire » et de ces autres comédies qui nous peignent tels que nous étions, tels que nous sommes et tels que nous serons, nous et les nôtres ? Seul, l'excellent La Fontaine craignait la susceptibilité humaine, toujours si chatouilleuse. Par prudence, il donna des figures d'animaux aux hommes et aux femmes qu'il mit en scène dans ses fables. Ainsi, il fit exprimer au genre humain par des lions, des tigres, des singes, des renards, des chattes, des souris, des grenouilles, etc. des vérités qui ne seront jamais démenties. Et vous, mon pauvre Schabzigre, vous n'êtes, il est vrai, qu'un plumitif de bien piètre acabit, mais, il faut le reconnaître, vous tentez loyalement, dans la mesure de vos faibles forces de tenir la balance égale entre les sexes ; et vos victimes, que vous ne déshabillez que fort légèrement, se trouvent aussi bien parmi les hommes que parmi les femmes. Je crois même qu'il y en a davantage parmi ceux-là que parmi celles-ci. Que l'on vous bouscule et que l'on vous morde un peu en retour, c'est tout à fait normal, car tout le monde n'est pas aussi bonasse que votre ami Miraculeux. Lui, quand vous vous moquez de ses petits travers, il s'en va devant la glace et en redressant fièrement le bout de ses grosses moustaches noires, en fronçant des cils abondants, en ouvrant carrément ses beaux yeux brillants comme du jais, en bombant sa chère petite bedaine, il se dit simplement : Laisse ce Schabzigre rire à sa façon, puisque c'est là tout son plaisir ; quant à toi, il n'y en a toujours point qui t'égale, toi, le magnifique Pierre-Etienne Miraculeux, le futur ministre de la République et le dernier champion de la Liberté !

— Bravo, Miraculeux, voilà qui est bien parlé. Vous autorisez, sans doute, toutes les demoiselles à raisonner comme vous ? m'écriai-je heureux de cet épilogue qui met, espérons-le, un point final à un chapitre malencontreux.

Là-dessus, Miraculeux hocha la tête, ce qui signifie qu'il se donne en exemple à tous ceux que cela peut intéresser.

Aimé Schabzigre.

AUX SONS DES CLOCHES

ENFANTS qui m'écoutez et qui depuis si longtemps ne croyez plus aux contes, parce que l'on vous a dit que vous étiez « trop grands pour ça » ; et vous, lecteur sage et mûri, qui voudriez bien y croire à nouveau parce que la vie n'est pas toujours drôle et que l'on a besoin, parfois, d'oublier son âge, je vous veux conter ce soir, tandis que les cloches sonnent et que le temps s'égrené, une histoire sans apprêt.

Il était une fois — oui, c'est un conte, mais ne souriez pas encore, vous verrez, — un pauvre vieux bougre que la vie avait bien maltraité, et qui (peut-être parce qu'il était Vaudois) s'était bien laissé faire.

Je le vois encore, avec ses longs cheveux, sa barbe poivre et sel, et son sordide chapeau à bords plats, — poivre et sel également, hélas !

Il avait une redingote couleur de rouille, et un pantalon dont aucun vocable ne saurait peindre